

ÉLISABETH COTTIER-FÁBIÁN

**Quand le Danube et la Vistule coulaient en Ardèche : l'étrange
histoire de *Saint-Boniface et ses Juifs*, par Nathalie et László Gara**

When the Danube and the Vistula flowed in Ardèche: the strange story of 'St. Boniface and its Jews', by Nathalie and László Gara. László Gara (1904-1966), known in France mainly as a translator, as a novelist published very little. His only novel we knew of so far, "Saint Boniface and his Jews", had been co-written in French with his wife Nathalie and published in 1946 in post-war Paris, after four years of hiding in the "free zone" - first in Marseilles, then in a reclusive corner of Ardèche. The only edition of this book, which quickly sold out, was a success. Since then, the novel was republished twice (1999; 2016). When it first came out, it was viewed as a biting satire of France under the Occupation: the plot describes the daily life of a couple of foreign intellectuals (a Hungarian Jew and his wife), forced with their two young children to seek refuge in a village of the Ardèche. The action of the novel, taking place between May and November 1942, shows the grotesque contrast between two ways of life: on the one hand, the local peasants, small clerks and artisans; on the other, various foreign exiles and cosmopolites (Jews, for the most part) having fled Paris after the debacle of June 1940. The French are passive, far more than "Résistants"; connemen and profiteers are numerous among both exiles and local people. To what extent did the depiction drawn by the Garas, in 1946, take its roots in true-life experience? Or was it first and foremost a work of fiction? Gara, at some period still left undetermined (between 1947 and 1966), single-handedly wrote the Hungarian translation of the French book written by the couple: his work came out only in 2018. I shall try to show that, both in its original version and in its Hungarian translation - and although both are rooted in 'real-life' experience - the book must be seen as a work of fiction, as shown by many clues throughout the text (the overall plan, the choice of proper names...). Furthermore, while the 1946 text had not taken into account the specificity of French Calvinism, the Hungarian translation also weakens an important aspect of the original work: its anchoring in the world of Central European Judaism.

László Gara est sa femme Nathalie (née Tauba Nehuma Rabinowicz) ont publié en France, en 1946, un livre écrit à deux, *Saint-Boniface et ses Juifs*. Le Musée Littéraire Petöfi a retrouvé parmi ses « archives Gara » une version hongroise de l'ouvrage, *Saint-Boniface és lakói*, écrite par lui seul, jusqu'ici restée non-publiée (Gara–Gara, 2018)¹. On s'attachera à décrire la genèse du roman français, montrant son inscription dans un registre non de réalisme, mais de fiction tantôt satirique, tantôt dramatique ; après avoir

¹ Ces archives sont, en grande partie, le don généreux de Madame Claire Meljac, fille de László et Nathalie Gara.

évoqué la dimension multiculturelle du livre français, on tâchera de mettre en évidence les changements qui apparaissent lors du passage au hongrois.

La genèse du livre français et son ancrage réaliste

Les Gara avaient dû quitter Paris dès 1940 en raison des premières lois anti-juives ; après de nombreux déplacements, ils finirent par se réfugier en « zone libre » de la France occupée, en la petite ville ardéchoise de Lamastre et en un village proche, Saint-Basile. Leur retour à Paris ne put se faire qu'après la Libération, à la fin de la guerre².

La rédaction de l'ouvrage français semble s'être faite essentiellement en deux temps : d'abord entre mai 1942 et août 1944, lors du séjour des Gara en Ardèche ; après leur retour à Paris, en 1945-1946. Le roman français comporte donc plusieurs strates, et son ton a évolué avec les différentes étapes de la guerre - dont l'issue, à certaines périodes de la rédaction, restait incertaine. L'intrigue du roman, elle, ne couvre qu'une période de six mois : elle débute le 16 mai 1942, pour se clore le 16 novembre de la même année. Non seulement le texte, dans sa rédaction, a connu plusieurs étapes, mais aussi, il provient de deux sources : Nathalie et László Gara. La version hongroise, elle, a été rédigée ultérieurement, par László.

Bien que *Saint-Boniface et ses Juifs*, en français, porte le nom de deux auteurs, l'idée d'œuvre « commune » serait à nuancer : il y a, plutôt, mise en commun d'éléments perçus ou imaginés, filtrés par deux subjectivités, fondus ensuite en un seul récit. Certains éléments seront à replacer par rapport à une première origine (Nathalie) ; d'autres, à une seconde (László) ; certains passages peuvent avoir été conçus par un auteur, puis rédigés par l'autre ; ou conçus et rédigés par un seul, l'autre étant, pour un temps, un peu en retrait. Cette dualité est présente tout au long du livre français - et révèle beaucoup, comme on le verra en le comparant à la version hongroise.

L'ouvrage connaît un ancrage historique et géographique réel : le personnage central du livre est un journaliste juif hongrois établi en France, forcé de quitter Paris du fait de ses origines, et emmenant avec lui sa femme, comme lui étrangère, et leurs deux jeunes enfants : on y voit aisément une projection de László Gara (réfugié avec Nathalie et leur petite fille). Lamastre est devenue le modèle sur lequel les Gara ont construit, dans le roman, la bourgade de « Francheville » ; c'est le village de Saint-Basile qui a fourni le modèle de « Saint-Boniface ».

Des références réalistes décrivent les difficultés de la subsistance quotidienne : centres de ravitaillement, réquisitions de la production agricole. Tout est rationné ; des journées entières sont passées à chercher les denrées les plus élémentaires. Certains produits de consommation courante sont remplacés par des *Ersatz* : café, tabac... Ceci n'empêche pas les paysans de Saint-Boniface de se livrer à un marché noir florissant : en

² Sur les déplacements successifs des Gara après leur départ de Paris, cf. Cabanel in Gara-Gara, 2016.

cachette, ils plantent du tabac, engraisent des cochons, battent leur beurre, cuisent du pain (toutes activités interdites).

Parmi les divers éléments renvoyant à la culture locale de l'époque, le texte fournit la mention des auteurs que l'on trouve « dans la bibliothèque municipale de Francheville ». Ce sont tous des écrivains réactionnaires, anti-dreyfusards et antisémites³.

Le récit comporte aussi des dates historiques explicites, renvoyant à des événements de la Seconde Guerre mondiale ; parmi bien d'autres :

- le 18 juin (mais deux années plus tôt, en 1940) : l'appel de Charles De Gaulle
- le dimanche 31 mai 1942 : l'instauration, par Pétain, de la « Journée des Mères » comme fête nationale
- le mois d'août 1942 : le 21, le début des rafles de Juifs en zone libre
- le 16 novembre 1942 : l'entrée des Allemands dans Saint-Basile, Hitler ayant donné l'ordre, le 11, d'envahir la « zone libre », en violant les accords d'armistice.

Nathalie Gara connaissait bien la langue et la littérature allemandes : elle avait effectué, dans les années 1930, bon nombre de traductions françaises de romans allemands⁴; les Gara étaient familiers de la culture allemande des années 1920-1930, ce dont on relève divers indices dans le texte, dont : le « Romanisches Café » de Berlin, café de l'intelligentsia et des artistes (Chap.II, sous-chap. 5.) ; ou encore, le nom de « Tombeau Hindou », que Verès donne à un personnage étrange de Saint-Boniface, ancienne actrice du cinéma muet (originaire de Prague), et qui peut renvoyer tant au roman à succès *Das indische Grabmal*, de l'écrivain allemande Thèa Von Harbou (publié en 1918) qu'à son adaptation filmée du même titre, sortie en Allemagne en 1921⁵.

On devine que c'est László, journaliste à Paris depuis 1924, qui prend plaisir à énumérer des noms de journaux de l'époque : *Le Signal*, journal de propagande allemande, *Le Petit Dauphinois* et *Le Nouvelliste* (tous deux sous la censure de Vichy, le premier publié à Grenoble, le second à Lyon) ; le *Journal de Genève*, avec son chroniqueur de guerre René Payot (Chap.VI, sous-chap. 5.).

L'un des personnages locaux apparaissant dans le récit, un riche paysan aux idées larges, protestant passionné de Révolution française, auquel les Gara donnent le nom de « Lévy Seignos », est en fait Charles Seignobos, historien de l'époque, né justement à Lamastre (en 1854). Seignobos enseignait à la Sorbonne lorsque les Gara y étudiaient, dans les années 1920 ; dreyfusard farouchement opposé à Pétain, il venait de mourir en avril 1942, en résidence surveillée. On peut imaginer que les Gara lui rendent hommage

³ On trouve ainsi Zénaïde Fleuriot (1829-1890), écrivain française ayant connu un grand succès avec plus de 80 romans "destinés aux jeunes filles" ; "Gyp" (pseudonyme d'une romancière antisémite et anti-dreyfusarde, ayant publié entre 1880 et 1930 plus de 120 romans) ; Georges Ohnet (1848-1918), écrivain de romans sentimentaux.

⁴ En particulier, six romans de Hedwig Courths-Mahler (1867-1950), écrivain femme allemande alors en vogue.

⁵ Gara, pendant les années 1924-1930, s'était intéressé au cinéma d'avant-garde, et en particulier au cinéma muet de Berlin.

lorsqu'ils montrent Verès faisant fréquemment allusion à un livre qu'il écrit, qu'il compte nommer *Les paradoxes de l'Histoire*⁶.

Passage à une fiction construite

S'agissant du titre du livre, on signale deux choses. D'une part, l'édition originale française l'a vu changé deux fois, au cours des éditions : initialement *Saint-Boniface et ses Juifs* (en 1946), il est devenu, en 1999 *Saint-Boniface et ses juifs : Un été 42 en Ardèche* ; puis, en 2016, *Un Été 42 en zone libre*. On peut regretter que la dernière édition française fasse disparaître la mention de « Juifs », qui contribuait à donner au livre son caractère provocateur.

Il permettait aussi d'apporter une note métaphorique : Saint-Boniface est en effet le saint patron de la Germanie - d'où une dichotomie entre sa figure, et celle de « Juifs ».

La construction du livre est très élaborée : elle tient en sept parties, ou « Chapitres », chaque Chapitre étant lui-même composé de sept « sous-chapitres ».

D'emblée, la narration prend un style qui n'est pas celui du réalisme ; nombreux indices sont transposés : les dates historiquement attestées sont gardées, mais associées à des anecdotes triviales, sans rapport avec les événements de la guerre - d'où un renversement ironique. La date du 18 juin devient ainsi « l'anniversaire de l'instituteur Longeaud », tandis que le 31 mai 1942, présenté comme "une journée mémorable", l'est seulement pour la paysanne Delphine Legras, pour l'unique raison qu'elle reçoit chez elle la visite de l'extravagant « Tombeau Hindou ».

À l'intérieur de Saint-Boniface, les limites de certains terrains donnent lieu à une exploitation comique : ils sont traversés par une « ligne de démarcation », transposition de celle qui sépare la « zone libre » de la France occupée. Une autre métaphore vise une parcelle partagée entre paysans et réfugiés, qualifiée de « concession internationale »...

La forme du texte situe d'emblée le lecteur dans une fiction de type « comédie épique », à la manière des romans du 18^{ème} siècle. Chaque sous-chapitre porte un titre d'apparence sibylline ou cocasse, souvent à double sens ; le tout premier du livre s'intitule ainsi : « Où Mme Hermelin cherche midi à quatorze heures ». Il fait référence, d'une part à l'activité de Mme Hermelin, toujours en quête d'argent ou de nourriture, et les cherchant souvent au mauvais endroit ; d'autre part, au cadre réel des villages français sous l'Occupation, où en effet les pendules des mairies, par ordre de l'administration allemande, ont été « mises à l'heure allemande » (avancées de deux heures sur l'heure française).

Outre cette influence, on peut déceler celle du roman satirique français *Clochemerle*, de Gabriel Chevallier (paru en 1934). *Clochemerle*, tout comme *Saint-Boniface*, mettait en scène les habitants d'un petit village de France, où une galerie des personnages était

⁶ On pense au livre le plus connu de Seignobos, *La méthode historique appliquée aux sciences sociales* (paru en 1901).

présentée sous un jour grotesque, souvent grossier. On retrouve un peu de cela dans Saint-Boniface – mais la grivoiserie, dans *Clochemerle*, était partout, tandis qu'elle reste heureusement très discrète dans *Saint-Boniface*.

La satire peut aussi venir épingler l'oisiveté des bourgeois français sous l'Occupation : un certain nouveau riche « George Duchêne » se renomme « Du Chesne », et, s'ennuyant pendant cette période austère, tient des « cénacles intellectuels », met sur pied d'ésotériques « spectacles d'avant-garde »...

Pendant toute une première partie du livre, ce qui domine est ainsi la déformation ironique : malgré son ancrage dans un contexte vécu, le livre se rattache, par le ton de sa narration, au domaine du fictif.

Ce ton sera tout à fait différent dans une dernière partie : tandis que les cinq premiers Chapitres sont construits sur l'ironie mordante, et les sujets dépeints avec dérision, dans les deux derniers en revanche - Chap. VI et VII - on passe à un registre tout différent : le fil narratif s'attachera de plus en plus à la tragédie qui touche les personnages juifs.

Le roman met en scène un très grand nombre de personnages (plus de 90). Ce qui compte est avant tout leur nom, parfois la seule chose qui soit donnée d'eux. La fonction de ces noms est de typifier : la psychologie, en effet, est rarement détaillée. Chaque nom est fourni au fil de la narration avec une précision scrupuleuse : on obtient une accumulation qui sature le texte, et en accentue le grotesque.

On trouve ainsi, d'une part les paysans du lieu (et artisans, petits commerçants, employés de Poste ou de gendarmerie...) ; d'autre part, des étrangers réfugiés – Juifs, pour la plupart, mais pas exclusivement (figurent aussi des Espagnols ayant fui la Guerre civile, ainsi que des exilés russes). Entre ces deux camps - opposant étrangers déracinés et gens de la terre – se trouvent quelques bourgeois français qui, pour diverses raisons, ont fui Paris et la zone occupée.

La principale figure du roman est le journaliste hongrois : les Gara choisissent de le nommer « Verès », tout comme le personnage principal du roman de Zsigmond Móricz, *Az Isten háta mögött*, que László Gara avait traduit une dizaine d'années plus tôt (Móricz, 1930). Toutefois, dans *Saint-Boniface*, le nom se trouve francisé par l'ajout d'un accent (« Verès »)⁷.

Trois personnages du récit prendront aussi un certain relief, dans la mesure où, en divers points du texte, ils deviennent source de discours intérieurs : tous trois sont des réfugiés Juifs (Franz Rosenfeld, Bernard Bloch et Moïse Kleinhandler). Frank Rosenfeld, émigré de Riga, se sentant fort loin de toute religiosité, vise avant tout à s'assimiler (Chap. II, sous-chap.5.) ; Bernard Bloch et Moïse Kleinhandler, tous deux Polonais parlant yiddish, sont restés proches de leur judéité.

⁷ Sur la question de la "francisation" des noms propres de la littérature hongroise, on pourra se reporter à Cottier-Fábián, 2001.

Les noms choisis par les Gara pour les autochtones sont à connotation burlesque : « Brandouille » pour le facteur, dont les stratégies n'aboutissent jamais ; « Mme Hermelin », qui évoque quelque fouine ou belette ; les « Sobrevin », protestants austères aux huit enfants. Les prénoms, eux aussi, sont d'un vieillot ridicule : Philibert, Hippolyte, Ernest-Augustin...

Les réfugiés étrangers, quant à eux, portent des noms juifs marquant clairement leur judéité (Rosenfeld, Kleinhandler, Pinkas...), tout comme leurs prénoms : Rebecca, Moïse, Jéroboam... Quand le polonais Bloch ne veut pas « froisser les oreilles françaises », il appelle « Renée » sa femme Rebecca.

Dans la population locale, un contraste très net est construit entre catholiques et protestants ; parmi les catholiques, on trouve curés et abbés, mais aussi, commerçants, médecin... rattachés au clan catholique ; de même, pour les protestants, il y a café, pharmacie et médecin protestants. Les Vautier, chez qui logent les Verès, sont catholiques - se méfiant, en conséquence, des « parpaillots » ; l'instituteur Longeaud est décrit comme « se plaisant à dresser les uns contre les autres catholiques et protestants, ce qui, dans un pays où le souvenir des guerres de religion reste vivace, n'[est] pas difficile. » (Chap.I, sous-chap.1.)

Ce contraste, très exagéré, vient déformer la réalité de l'Ardèche du 20^{ème} siècle : mais il donne matière à des mises en scène satiriques.

Les protestants sont présentés de façon caricaturale : passant leur temps à lire la Bible, portant tous des prénoms bibliques... Les auteurs mettent dans la bouche de Mme Hermelin, irréductible protestante, des termes comme « des sans-Dieu ! », qui n'existent pas en français.

Lors du mariage du Juif Franz Rosenfeld, qui veut se convertir, le passage nous montrant « plusieurs religions en concurrence » n'est pas non plus réaliste ; le mariage, chez les protestants, n'étant pas un sacrement, la présence d'un pasteur n'est nullement nécessaire : l'effet visé est avant tout comique⁸.

Certains passages du roman seront, en fait, à la frontière de la fiction et du réalisme : ils dévoilent la réalité de la différence, longtemps faite par l'État français, entre « Juifs étrangers » et « Juifs français ». Celle-ci est commentée avec cynisme par un bourgeois juif aisé, « M. Wolff » : lui n'est pas « Juif », mais « Israélite ». L'ironie est cruelle : les Juifs français, dans le roman, sont souvent les premiers à se plaindre de la présence des Juifs étrangers, perçus comme « indésirables ».

Dans le même registre - fiction sous-tendue par une réalité - un passage révélateur montre, à l'occasion d'un repas, des échanges assez vifs sur la « régression » de la

⁸ Bien qu'il manque dans le livre toute mention explicite du rôle essentiel des protestants français dans la défense des Juifs (cf. sur ce point Cabanel in Gara-Gara, 2016), les Gara ont toutefois perçu, chez ceux-ci, une compassion pour les Juifs pourchassés, et c'est chez les paysans protestants que l'on rencontrera une empathie. Seignos dit, au tout début du roman : « Les Israélites, on leur fait la vie dure, maintenant. » ; et c'est avec son voisin protestant Nelchet, qui lui prête ses bœufs, que le réfugié Bernard Bloch va se lier d'amitié.

France et les causes de la guerre. Certains convives, comme le bourgeois César Fleury, voient cette régression comme une conséquence inévitable de la présence de Juifs en France : « Rien, chez les Juifs, êtres sans racines, ne peut tenir lieu de cette sagesse ancestrale, fruit de longs siècles de traditions, que le plus humble des Français a reçue en héritage... (...) Quand on creuse bien, on trouve le Juif à l'origine de tous nos grands maux. Cette guerre, par exemple... ». (Chap. V, sous-chap. 7)

Le repas décrit, et les personnages, sont imaginés ; aujourd'hui, les discours tenus font sourire. Pourtant, malgré le décor fictif, ils reflètent bien le point de vue de nombreux Français sous l'Occupation.

Ce passage peignant l'antisémitisme de la France de l'époque précède un autre passage du roman, qui contribue à marquer un net changement du ton du livre (Chap. VI et VII) ; il s'agit de l'entrée dans le Chapitre VI, intitulée « Lion devenu vieux ». À cet endroit-charnière du texte, on quitte la satire grinçante pour passer à un registre différent : un pathos annonciateur de tragédie. Cette partie, entièrement fictive, montre des enfants anticipant comme un spectacle distrayant la noyade du vieux chien qui, depuis longtemps, faisait partie de la famille. Le thème devient sombre : ce qui est représenté, de façon transposée, c'est le sort qui attend les Juifs de Saint-Boniface.

La dernière partie de *Saint-Boniface* a sans doute été rédigée juste après la traduction en français par Gara, au début de 1946 et aux éditions du *Bateau Ivre*⁹ (qui allaient publier *Saint-Boniface et ses Juifs*), des mémoires d'Olga Lengyel, juive hongroise survivante d'Auschwitz, qui voulait témoigner de ce qu'elle avait vécu au camp : ces mémoires ont reçu de Gara le titre français *Mémoires de l'au-delà*¹⁰. La découverte du texte d'Olga Lengyel, et le récit des atrocités d'Auschwitz, ont sûrement guidé les Gara dans leur volonté de faire mieux connaître le sort des Juifs d'Europe : d'où, dans la dernière partie, une tonalité souvent tragique.

Saint-Boniface comme Tour de Babel, ou le chaos des langues

Français et patois

L'action se situant en France, le français devrait être, dans le roman français, idiome parlé par tous, étrangers comme autochtones¹¹ ; or il faut compter, en situation, avec la présence du « patois » local¹². Le français est donc loin d'être la langue réelle des habitants locaux, et, lors des dialogues paysans, on assiste à un renversement des repères linguistiques.

⁹ Gara connaissait bien le rédacteur-en-chef de ces éditions, Andor Adorján (de son vrai nom Andor Lackenbacher), Juif hongrois installé à Paris depuis 1919.

¹⁰ Le texte original hongrois n'a jamais été publié.

¹¹ On sait que c'était aussi la langue de communication de Nathalie et de László.

¹² En l'occurrence, l'occitan haut-vivarais.

Comme le dit Delphine Legras, à propos de nouveaux venus au village : « Des gens d'on ne sait où étaient venus le matin dans les fermes [...]. On ignorait qui ils étaient, en tout cas c'étaient des étrangers puisqu'ils parlaient français. » (Chap. III, sous-chap. 3.) Ou encore, comme le confie Bernard Bloch au journaliste Verès : « Vous parlez si bien le français que personne ne vous comprend. » (Chap. VII, sous-chap.3.)

La possibilité d'une langue réellement commune, le français, reste donc toute théorique : dans la pratique, ce qui est déterminant est l'appartenance à une classe socio-culturelle ; on ne peut parler de véritable communication.

César Fleury, un Parisien, ne comprend pas toujours ce que disent les paysans, et s'en fait la remarque : « Tous ces gens étaient français comme lui, parlaient la même langue, [...] mais non point le même langage. (...) Ils étaient de la même nation, mais appartenaient à deux espèces différentes. » (Chap. V, sous-chap.1.)

À cette question d'un français « pluriel » viennent s'ajouter la présence d'autres langues encore : il est certain que tant László que Nathalie ont tiré leurs références plurilingues de leur expérience personnelle – en l'occurrence, des diverses langues qu'ils connaissaient. Pour László, il s'agit du hongrois et du latin ; pour Nathalie, de l'hébreu et du yiddish ; et pour le couple, qui voulait émigrer en Amérique, de l'inévitable anglais.

Les langues de László : hongrois et latin

László prend plaisir à mettre dans la bouche de Verès des locutions latines. Ces locutions, bien qu'elles restent courtes (« *non omnis moriar* », « *fiat lux!* »...), accentuent le décalage entre l'intellectuel lettré et les paysans ; lors d'une dispute avec sa voisine, « la Bardette », Verès crie à celle-ci : « *Favete linguis!* », puis explique au gendarme Auzance : « Elle m'insulte en patois, je lui réponds en latin, et nous sommes quittes. » (Chap. IV, sous-chap. 4.)

Quant à la culture et à langue hongroise, si chères à Gara - il ne peut les laisser de côté, même dans un roman co-écrit en français. L'anecdote racontée, d'une chanson hongroise qui aurait provoqué des suicides (« Printemps maudit »), trouve son point de départ dans une chanson réelle de 1933, « Szomorú vasárnap »¹³, qui avait connu un immense succès.

Des références à la Hongrie se font aussi par le biais de l'institutrice Amélie Martin (dont l'origine reste mystérieuse, mais dont le texte laisse supposer qu'il s'agit d'une réfugiée juive) : par sa bouche, Gara évoque des « souvenirs » de Budapest : le personnage parle de son amour de la Hongrie, de son bonheur à Buda, dans une famille où elle enseignait le français. Sont alors nommés « Ménesiut » [sic], ou « le mont Sas » [sic]...

¹³ La chanson fut écrite et mise en musique par László Jávör et Rezső Seress.

L'inévitable anglais, dont rêvaient tous les réfugiés européens voulant quitter le Vieux Continent

Les Gara avaient songé, comme nombreux autres Juifs d'Europe, à quitter la France pour s'établir aux États-Unis ; ils avaient eu affaire à la langue anglaise. Plusieurs passages du livre comprennent ainsi des expressions anglaises - d'anglais américain, surtout : « the big pond » (pour parler de l'Océan Atlantique), l'adjectif « up to date » (pour parler d'objets en vogue).

L'anglais figure aussi sous forme humoristique, par la mention fréquente de la méthode Assimil (lancée en 1929 avec son premier volume, *L'anglais sans peine*) : plusieurs scènes comiques montrent l'instituteur Longeaud cherchant à en retenir les premières leçons.

Les langues de Nathalie : yiddish et hébreu

Nathalie, née à Varsovie en 1905, avait de bonnes notions de yiddish et d'hébreu : sa famille s'était en effet, dès 1924, établie en Palestine, où elle avait séjourné plusieurs fois dans les années 1920¹⁴.

Dans le livre français, nombreuses sont les références à la culture et aux traditions du judaïsme d'Europe centrale, surtout à partir des Chapitres VI et VII - les deux derniers.

La version française de *Saint-Boniface* comporte, dans ces Chapitres, une bonne quarantaine de termes lexicaux empruntés au yiddish ou à l'hébreu¹⁵. Ces termes, dans les premiers Chapitres du roman, étaient utilisés plutôt pour leur effet comique : le Consulat des États-Unis devenait, par exemple, « le Mur des Lamentations » (Chap. II, sous-chap. 5.).

En outre, sans qu'il y ait recours explicite à des termes hébreux, on trouve dans le texte du roman certaines allusions à des coutumes juives qui ne sont pas identifiées comme telles : par exemple, le recours à la « gematria » (mode de numération hébraïque), qui fait correspondre à chaque lettre un chiffre. Bernard Bloch commente ainsi, dans une lettre à sa femme (« écrite entièrement en yiddish ») : « Le correspondant me fit signer un reçu libellé en termes convenus : « Baisers à Cécile. [...] C'étant la troisième lettre de l'alphabet, elle signifie trois cent mille francs. Cela tombe sous le sens, une fois qu'on le sait. » (Chap. VI, sous-chap. 6.)

¹⁴ C'est ce que fait apparaître son guide *Israël*, publié ultérieurement en 1963.

¹⁵ Pour le yiddish, figurent des interjections comme "davké !" ("et toc !"), mais parfois, tout un champ lexical : *macher*, *parnoussé*, *schlimmazel*, *képélé*, *schoule*, *tachlès*, ainsi que des proverbes : *Az es geit, loift es*, des mélanges de français et de yiddish : "Si ça ne vous plaît pas, *rif mich a pischer* !"). Pour l'hébreu, on trouve entre autres les notions de *minien* (mariage de Rosenfeld) et, au Chap. VI, sous-chap. 4, celles de "shivé" et de *kaporé*.

La traduction hongroise et les problèmes qu'elle pose

La date à laquelle László Gara a effectué la traduction hongroise de *Saint-Boniface* n'est pas connue avec certitude : ni la version manuscrite, ni le texte tapé à la machine (par Gara lui-même, sans doute) ne portent mention de lieu ou de date (Tüskés, 2018).

Voyant toutefois les travaux entrepris par Gara tout au long des 20 dernières années de sa vie (après 1946 et jusqu'en 1966), il semble que la traduction hongroise ait dû être rédigée assez peu de temps après la publication de l'ouvrage français.

Saint-Boniface et ses Juifs devait être suivi par un second roman, dont le titre aurait été *L'apocalypse à Saint-Boniface*. Parmi les manuscrits laissés par Gara (Tüskés, 2018) ont été retrouvés un plan général de ce qu'aurait été ce livre, ainsi qu'un synopsis détaillé. Ce second roman n'aura toutefois jamais vu le jour. L'intrigue de *Saint-Boniface* se terminant avec l'entrée des Allemands dans le village le 16 novembre 1942, la suite de la narration aurait traité des réactions face à l'occupant nazi, et de l'organisation de la Résistance.

Il est possible que l'abandon de ce projet d'un second livre ait favorisé l'éclosion, pour Gara, de l'idée d'une traduction hongroise : un mois à peine après la parution de *Saint-Boniface et ses Juifs*, aux éditions du Bateau-Ivre (14 décembre 1946), l'un des sous-chapitres du livre a fait l'objet d'une traduction hongroise, publiée à Paris dans la revue *Magyar Szemle* (Nyíri, 1946). Ce sous-chapitre, intitulé « Lion devenu vieux », ouvre la dernière grande partie du livre, qui débute au Chapitre VI. Cette traduction ne semble pas avoir satisfait Gara ; il est possible qu'il ait alors décidé de construire une version hongroise de l'ensemble.

Soulignons d'abord un fait important : le rôle de Gara, ici, est tout différent de celui pour lequel les Français le connaissent (traducteur de littérature hongroise vers le français). Il rédige en hongrois « sa » version de *Saint-Boniface*, dans sa langue maternelle.

On peut se demander comment il voyait son public hongrois : quelle image s'en faisait-il ? Il pensait sans doute aux Hongrois des années d'après-guerre : il lui fallait s'adapter à ces lecteurs, d'où bon nombre de modifications ou de suppressions.

Dans sa version hongroise, Gara a gardé la construction du livre en sept Chapitres, avec à chaque fois sept sous-chapitres, et une phrase de présentation sibylline ou grotesque. En revanche, il a modifié le titre original, qui ne sera pas *Saint-Boniface és zsidói*, mais *Saint-Boniface és lakói* (comme a été modifié le titre des dernières éditions françaises) : le caractère provocateur se trouve affaibli.

Ce que Gara a modifié ou supprimé l'a été pour des motifs relevant d'ordres divers :

- Soit il s'agit de détails dont Gara pense qu'ils ne seront pas interprétables pour des lecteurs hongrois
- Soit des éléments lui semblent déplacés (termes injurieux), ou trop orientés au plan politique

- Soit encore, il n'est pas sûr d'avoir lui-même une connaissance suffisante de certaines références françaises ; c'est le cas de certaines allusions sans doute apportées par Nathalie dans la version écrite à deux.

Disparition de presque tous les termes yiddish ou hébreux

Presque tous les termes yiddish ou hébreux du texte français disparaissent. L'un des rares éléments qui subsiste est le tout début de la récitation du *kaddish*, en hébreu (Chap. VI, sous-chap. 4).

La référence à ces deux façons, bien différentes, de vivre la judéité, est explicitée par le polonais Bernard Bloch, dans la dernière partie du roman : « S'il [= Bloch] reconnaissait du premier coup les Juifs polonais et russes, il manquait souvent de flair avec ses coreligionnaires (...) tchèques, hongrois, autrichiens ou roumains. Ils n'avaient, ceux-là, ni la façon de parler, ni les manières, ni même, très souvent, l'aspect des Juifs tels qu'il les connaissait. » (Chap. VII, sous-chap. 3.)

Ces réflexions de Bloch peuvent s'interpréter comme une allusion au rapport personnel à la judéité qu'entretenaient, d'une part László, de l'autre Nathalie.

Éléments de littérature française

Tous deux auteurs connaissaient bien la poésie et la littérature françaises, pour les avoir, ensemble, étudiées à la Sorbonne, dès 1925 ; puis, dans les années 1930, avoir continué avec des traductions.

Les disparités que l'on observe, lorsqu'on passe de la version française à la version hongroise, se justifient assez aisément. Gara conserve la plus grande partie des auteurs cités : La Fontaine, Rimbaud, Flaubert, Gide, Valéry... ; ces références devaient lui sembler suffisamment connues d'un public hongrois cultivé.

D'autres œuvres françaises, en revanche, disparaissent. Le roman de Victor Marguerite, *La garçonne* (1922), qui avait connu un grand succès en France, avait été traduit en hongrois, à Budapest, dès 1923 (sous le titre *Lerbier kisasszony legényélete*), mais s'était aussitôt vu interdire (Sándor Eckhardt le qualifiait de « szennyek szennye »...) : Gara évite ce qui pourrait choquer son public hongrois.

Des références à *Ubu Roi*, absentes elles aussi du texte hongrois, le sont pour d'autres raisons : Alfred Jarry n'était pas encore connu en Hongrie, car non-traduit.

Disparaissent certains proverbes français, dont il n'est pas sûr que Gara les ait connus (ils semblent relever plus du narrateur Nathalie) : lorsque Verès, parti chercher des vivres, revient chez lui avec des légumes mais sans avoir trouvé de viande, il énonce le début du dicton : "*La plus belle fille du monde...*", sans en donner la fin (qui est :

« ...ne peut donner que ce qu'elle a », Chap. III, sous-chap. 2) ; ce bref passage, comme d'autres proverbes, disparaît.¹⁶

Connotations des noms propres

Le nom du personnage principal, le journaliste Verès, qui dans la version initiale de *Saint-Boniface et ses Juifs* était francisé par l'ajout d'un accent grave, garde cet accent dans la version hongroise ; ce qui peut surprendre. Gara garde toutefois pour le journaliste l'ordre habituel des noms hongrois : « Verès Tibor » (patronyme précédant le prénom). Il ne donne ce nom « à l'occidentale » (prénom précédant le patronyme : « Tibor Verès ») qu'en une seule occurrence ; lorsqu'il est cité par un journal français. On perçoit là l'une des nombreuses difficultés qu'a rencontrées Gara : présenter un personnage hongrois dans un récit aux références françaises... mais pour des lecteurs hongrois.

Quant aux noms des autres personnages, Gara les garde tels qu'ils étaient en français – ce qui, inévitablement, entraîne la perte de leurs connotations originales. Dans la version hongroise, se perdent aussi certains clins d'œil que le lecteur pouvait savourer dans le roman français, pour peu qu'il parle aussi hongrois : des noms comme « Ferdinand Gideaux » (qui recouvre le hongrois : « zsidó »), ou encore « Philippe Chameix » (cette fois, le hongrois « samesz »¹⁷...).

Langage injurieux

Gara ne souhaite pas qu'apparaissent de termes injurieux, même d'usage courant :

« Je vous dis merde », dit Daniel Cahen à Auzance – et ce n'est pas traduit. De même, au dernier Chapitre du roman, lors d'une grande réunion des paysans, Lévy Seignos, se lançant dans un discours enflammé, s'écrie « Nous ne sommes pas des couillons ! » – qui devient, en hongrois : « Nem vagyunk engedelmes birkák ! ».

Politique

Nombreux passages relatifs au contexte politique de la France occupée disparaissent en hongrois : en particulier, le slogan du régime de Vichy, « Travail famille, patrie ! » (dans l'original français, décrit comme affiché en plein village).

Nombreux aussi sont les passages où les références à Maréchal Pétain donnent lieu à des traductions confuses : Gara ne sait pas toujours comment le nommer, traduisant le plus souvent par le seul terme « marsall », ce qui peut surprendre. Quand Mme Hermelin s'écrie, par exemple : « J'écrirai au Maréchal ! », Gara traduit par : « Írok a marsallnak ! ». Ailleurs, Gara traduit en hongrois le début de la chanson « Maréchal, nous voilà ! », qui devient le peu convaincant : « Marsall, itt vagyunk... »

¹⁶ Cf. Földes, 2013: « Comme [l]a langue maternelle [de Gara] est le hongrois, il semble qu'il ne sent[e] pas toujours les nuances en français ; de plus, n'osant pas risquer de commettre des fautes, il [...] élimine parfois [une] expression. »

¹⁷ Mot yiddish passé dans le hongrois, désignant l'« homme à tout faire » d'une synagogue.

Une autre difficulté apparaît pour la traduction à donner au terme « camp de concentration », très fréquent dans le texte : Gara le rend tantôt par « koncentrációs tábor », tantôt par « internáló tábor » – mais utilise aussi le terme « gyűjtőtábor ».

Éléments culturels « intraduisibles »

À cette catégorie appartiennent la plupart des plaisanteries ou des jeux de mots : ainsi, Frank Rosenfeld s'écriant « La Drôme est devenue un vrai juivodrôme ! » (Chap. II, sous-chap. 3.).

Religions

En français, le lexique distingue nettement certains termes employés pour les communautés respectivement catholique et protestante : la version française de *Saint-Boniface* distingue clairement d'une part les termes de *curé*, d'*abbé* (catholiques), d'autre part *pasteur* (protestants). Dans la version hongroise, Gara est mal à l'aise : il confond souvent les termes protestants, parlant tantôt de « református pap », tantôt de « pap », et, plus rarement, de « lelkész ». Il est vrai toutefois que des termes comme « parpaillot » ou « huguenot » n'ont pas d'équivalents hongrois.

Noms de lieux

Dans le même ordre d'idées, Gara omet divers noms de lieux parisiens liés au contexte socio-religieux du judaïsme : la rue des Rosiers, le carreau du Temple, la Synagogue de la rue de la Victoire... Sans doute juge-t-il - avec raison - que la mention de ces lieux précis, si elle est évocatrice pour des Français (surtout parisiens), n'aura guère de pertinence pour un lecteur hongrois.

S'agissant en revanche de lieux hongrois, le texte de Gara apporte au texte français, non des difficultés, mais des éclaircissements ; certains passages en effet, qui dans le texte français étaient gauchis, retrouvent leur signification : ainsi, du « mont Sas » (en français, peu interprétable) on passe à « Sashegy », comme de « Ménesiut » (sans doute transcrit par Nathalie) on retrouve « Ménesi út »... Ces passages reflètent une situation concrète où devait Gara énoncer le texte à taper, tandis que Nathalie notait les mots entendus, sans toujours en connaître le contexte.

Émergence d'une voix narrative hongroise

D'autres passages encore du roman français étaient, on le devine, énoncés par László. Décrivant la petite ville de Francheville, une voix narrative commente : « Treize, chiffre fatidique. De quoi y a-t-il treize à Francheville ? » (...) puis : « Sept.... De quoi y a-t-il sept à Francheville ? », ensuite "De quoi y a-t-il six à Francheville ? » (Chap. II, sous-chap. 2.).

Cette syntaxe, en français, sonne curieusement : il s'agit en réalité d'un calque du hongrois. Dans la version hongroise, on retrouve en effet une syntaxe bien plus naturelle - car initialement hongroise : « Tizenhárom ; baljós szám. Miből van

tizenhárom Francheville-ben ? » (...), puis : « Miből van hét Francheville-ben ? », « Miből van hat Francheville-ben ? » (etc.) De tels détails révèlent bien une voix narrative identifiable : ici, c'est sans conteste celle de László.

Conclusion

Saint-Boniface et ses Juifs, en français, n'est pas la description réaliste d'un village en zone libre sous l'Occupation : s'il y a bien eu situation vécue, elle a été transposée. Les descriptions, les personnages : tout y est déformé, tantôt sous l'angle grotesque - surtout en sa première partie ; tantôt - en ses derniers chapitres - avec pathos.

On y est aussi face à la dénonciation virulente de préjugés, antisémites en particulier.

Le livre n'a cependant rien d'un pamphlet : c'est une œuvre littéraire, à la langue bien maîtrisée.

Réécrire le roman en hongrois, avec son monde de références et de connotations, était une gageure : László Gara a tenté le pari, et l'a tenu. Il nous semble difficile toutefois de parler de « traduction », ou même d'« adaptation », dans la mesure où ce dernier terme se définit habituellement comme l'adaptation à un public, tandis qu'on a, ici, un processus plus complexe : il y a d'une part, adaptation de László à des lecteurs hongrois, d'autre part, adaptation de László « source de co-récit » à un László « source unique ». On dira donc plutôt : là où dans la version française co-existaient deux voix, on passe en hongrois à une version où n'en subsiste qu'une. Mais aussi, par là-même, apparaît plus nettement la variante du texte qu'aurait voulue Gara.

Si, dans ce qu'il écrivait, Gara n'a pas choisi de faire figurer nombreuses références au judaïsme, c'est qu'elles lui étaient étrangères. Pour ce qui concerne le politique, il a souvent préféré, en une époque troublée, rester prudent ; on comprend pourquoi.

Cette version hongroise n'aurait jamais pu être publiée, à l'époque où Gara l'a écrite : le climat politique qui a suivi 1948 l'aurait censuré. On ne peut qu'être reconnaissant aux diverses instances qui permettent aujourd'hui sa publication.

Sur un plan plus large, le cas de l'ouvrage *Saint-Boniface et ses Juifs*, dans sa version française et dans la hongroise (*Saint-Boniface és zsidói*) illustre à nos yeux une catégorie de textes qui semble connaître peu d'équivalents dans l'histoire littéraire, et nous amène à réfléchir sur un réseau complexe de questions.

Celles-ci, pour n'aborder que les plus manifestes, seraient ainsi : 1. Comment une expérience socio-historique, empiriquement vécue (ici : la survie en temps de guerre), peut-elle dépasser ce vécu, et le restituer par le biais d'un genre littéraire, et quels choix de tons sont possibles ? 2. Quelles interactions subjectives recouvre la notion de « co-écriture » – en particulier, d'une expérience « co-vécue » ? 3. Enfin - quelle marge de liberté, dans sa « re-création », peut s'octroyer le co-auteur d'un texte écrit en langue qui n'est pas la sienne, lorsque, revenant sur le texte co-écrit, il lui donne forme qu'il sent plus proche de lui, car cette fois, en sa langue maternelle ?

Bibliographie

I. Sur l'ouvrage *Saint-Boniface et ses juifs*

GARA Nathalie et Ladislav (1946), *St-Boniface et ses Juifs*, Paris, Éditions Du Bateau Ivre.

GARA Nathalie et Ladislav (1999), *Saint-Boniface et ses juifs... Un Été 42 en Ardèche* (2^{ème} édition), Montbélian, Éditions La Fontaine de Siloé.

GARA Nathalie et Ladislav (2016), *Un Été 42 en zone libre* (3^{ème} édition), avant-propos de Patrick Cabanel, Le Cheylard, Dolmazon.

GARA Nathalie et Ladislav (2018), *Saint-Boniface és lakói* [Saint-Boniface et ses habitants], trad. László Gara; présentation et postface de Anna Tüskés, Budapest, MTA Bölcsészettudományi Kutatóközpont.

NYÍRI Éva (traduction) (1946), « Lion megöregedett [Lion a vieilli] », *Magyar Szemle*, IV. évf., Paris.

TÜSKÉS Anna (2018), « „te áldott Antológ, kitől en-nemzetem külhoni hire-sorsa lóg!” », Gara László élete és munkássága [La vie et la carrière de Ladislav Gara] », *Irodalomismeret*, No. 2, p. 44-81.

II. Autres ouvrages, articles et conférences cités

CHEVALLIER Gabriel (1934), *Clochemerle*, Paris, Rieder.

COTTIER-FÁBIÁN Elisabeth (1994), « Compte rendu : *Sois bon jusqu'à la mort*, de Zsigmond MÓRICZ, adapté du hongrois par Ladislav Gara et Jean Rousselot », *Cahiers d'Études Hongroises*, No. 6, Paris, CIEH- Institut Hongrois de Paris, p. 334-341.

COTTIER-FÁBIÁN Elisabeth (2001), « Comment traduire les noms propres de la prose hongroise contemporaine ? Qu'est-ce 'franciser' - et le faut-il ? Translittération, euphonie et connotations », communication, *Colloque franco-hongrois sur la traduction*, Paris, INALCO-Institut Hongrois, 25-27 octobre 2001.

DAUPHIN Christophe, TÜSKÉS, Anna (2015), *Les Orphées du Danube : Jean Rousselot, Gyula Illyés et Ladislav Gara*, Cordes-sur-Ciel, Rafaël de Surtis/Editinter, p. 414-423.

FÖLDES Györgyi (2013), « Traduction et réception : pourquoi les Français se désintéressent-ils de la littérature hongroise, notamment des œuvres de Zsigmond Móricz ? », *Revue d'Études Françaises, Mélanges littéraires offerts à Judit Karafiáth pour ses 70 ans*, No. hors-série, p. 129-137.

LENGYEL Olga (1946), *Souvenirs de l'au-delà*, traduction hongroise adaptée par Ladislav Gara, Paris, Éditions Du Bateau Ivre, Climats, No. 8.

MÓRICZ Zsigmond (1930), *Derrière le dos de Dieu*, traduit du hongrois par Ladislav Gara et Marcel Largeaud, Paris, Rieder.

ÉLISABETH COTTIER-FÁBIÁN

Université Paris-Diderot, Paris

Courriel : Elisabeth.CottierFab@gmail.com